

L'ancienne Cour (la place du Musée). Galerie Moderne.

Photo Neurdein.

CHAPITRE VIII

LE MUSÉE MODERNE

L'ancienne chapelle royale. — Cabinet des Estampes. — La construction et ses dépendances. — Les Galeries du Musée.

C'est par le fond de la place du Musée que l'on pénètre dans les locaux de « l'Ancienne cour », où sont logées les collections du Musée de peinture moderne, les Archives de l'État et qu'enfin l'on accède au Cabinet des Estampes, occupant, nous l'avons dit, le premier étage de la Bibliothèque royale au-dessus de la section des Manuscrits, dépendant comme elle, de l'ancien palais de Charles de Lorraine. La salle de lecture des manuscrits a conservé comme boiseries le meuble d'une partie des collections du Gouverneur général.

Bien que passablement exigüe pour un palais, l'entrée en hémicycle du Musée moderne, du haut de la place, forme un corps d'architecture agréable. Décorée de pilastres et de bas-reliefs, couronnée de trophées et d'une statue de femme représentant, dit-on, Marie-Thérèse, elle a,

en réalité, grand air. Sur la droite, une des quatre portes de la façade curviligne, donne accès à l'ancienne chapelle royale, aujourd'hui affectée au culte protestant. Bâtie en 1760 — la première pierre en fut posée par Charles de Lorraine — c'est, à une échelle fort réduite, on l'a observé déjà, la disposition de la chapelle de Versailles.

Sa haute voûte en berceau décorée d'une peinture de Heilbrouck, ses galeries à colonnes, ses belles décorations en stuc en font un ensemble très élégant, une vraie chapelle princière du XVIII^e siècle.

La porte principale franchie, le caractère autrichien de la construction s'accuse avec une évidence complète. Le vestibule, en rotonde, à voûte extraordinairement surbaissée que ne supportent point les colonnes doriques appuyées au mur, est un morceau de surprenante hardiesse. On assure qu'au moment où allaient être enlevés les étançons, des doutes surgirent sur la solidité de l'œuvre. L'architecte alors se serait placé au centre même de la rotonde, prouvant ainsi sa foi dans la résistance de sa construction. Et, vraiment, elle a triomphé de bien des épreuves plus rudes depuis plus de cent cinquante ans qu'elle existe.

L'escalier de marbre blanc, large de 2^m,45, est d'aspect grandiose. Une statue colossale en marbre, d'Hercule, œuvre de Laurent Delvaux (1770), sert d'appui à la rampe. Le demi-dieu est debout ; à ses pieds le sanglier de Calydon enchaîné et l'hydre vaincue. La croix de Lorraine, deux fois répétée, et l'insigne de l'Ordre teutonique dont le prince Charles était grand maître, ornent la massue d'Hercule.

La rampe de bronze mérite l'attention. Elle est décorée d'une série de bas-reliefs, les *Travaux d'Hercule*, par l'excellent statuaire liégeois E. Mignon (1847-1898). La décoration des parois de la cage constitue un ensemble exquis. Un artiste inconnu, italien, dit-on, mais certes habile homme, y a représenté en stuc les *Éléments*. La coupole très élégante de ligne, est décorée d'une jolie peinture : les *Saisons*, par Joseph Stallaert, de Bruxelles (1825-1903).

La rotonde majestueuse où aboutit l'escalier et où huit portes alternent avec des fenêtres grandioses, aux embrasures richement décorées et deux superbes cheminées de marbre, constitue certainement le plus beau morceau du genre que possède la Belgique. La voûte superbe a pour centre une peinture, peu remarquable, de Verschoot : un guerrier, Charles de Lorraine sans doute, reçu au temple de la gloire.

Le pavement est curieux. Du centre rayonnent vingt-huit échantillons nuancés de marbre du pays. Les noms des carrières sont gravés sur les rayons de cette étoile d'un genre particulier.

C'est par la rotonde que l'on pénètre dans les salles du cabinet des estampes ou dans les galeries de peinture. Autrefois occupées par l'Académie royale de Belgique, les premières attestent, par la richesse de

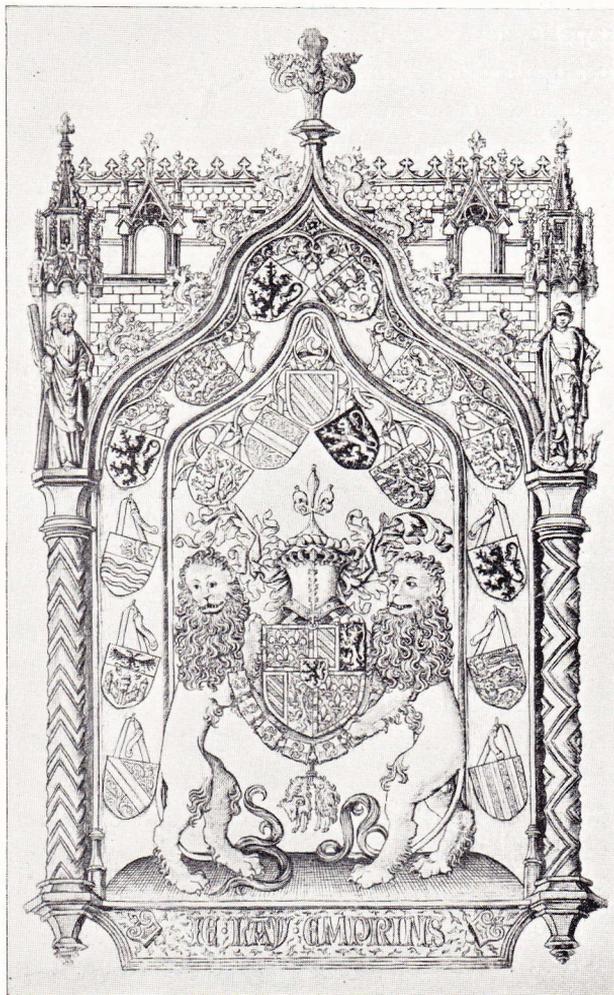
leur décoration, la noblesse de leur origine. Elles servirent, en effet, d'appartement privé au prince Charles de Lorraine; l'Empereur lui-même y logea durant son mémorable séjour en Belgique, en 1781. Les plafonds et les trumeaux en stuc sont d'élegance exceptionnelle.

Le Cabinet des Estampes, créé seulement en 1856 et ouvert au public en 1858, jouit en Europe d'une réputation justifiée par l'abondance de ses éléments d'intérêt national. En tête de ses richesses figure la fameuse planche, gravée sur bois, peut-être taillée en métal en relief, au millésime de 1418.

Faut-il faire observer que, par le fait, elle précède de cinq ans la plus ancienne pièce datée, estampe faisant

partie de la bibliothèque Rylands, à Manchester et représentant un *Saint-Christophe*. L'impression de Bruxelles représente la *Vierge environnée de saintes et d'anges*, composition qui se répète, identique, dans une autre gravure sur bois appartenant à la bibliothèque de Saint-Gall, en Suisse.

Longtemps et âprement contestée, la validité de la date de Bruxelles



Les grandes armoiries de Charles le Téméraire.
Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale.



La Vierge de 1418. Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale.

est aujourd'hui reconnue par la majorité des connaisseurs à même de la vérifier. Les arguments produits contre elle ont été surtout tirés du style de l'œuvre, de l'abondance et de la cassure des plis, etc.

Nous avons fait observer ailleurs la présence de ces caractères dans d'autres productions certainement contemporaines de l'estampe litigieuse, sinon plus anciennes encore.

Bien que trouvée en Belgique, dans un vieux coffre, à Malines, celle-ci



G. Wappers : Les journées de la Révolution.

ne doit pas nécessairement être envisagée comme d'origine néerlandaise, aucun témoignage matériel ne démontrant une provenance indigène.

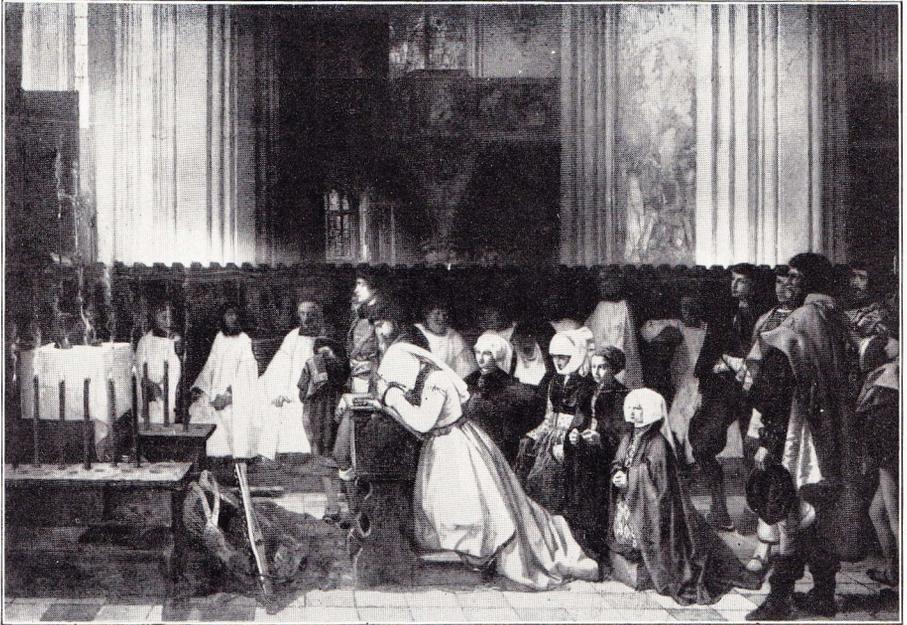
Une autre estampe, actuellement unique aussi, possédée également par la Bibliothèque royale, est la gravure sur cuivre des *Grandes armoiries de Charles le Téméraire*, morceau d'exceptionnelle importance. On peut le dater de 1467 ou 1468. Son auteur, selon le Dr Lehrs, de Dresde, qui a fait de l'artiste une étude spéciale, serait le maître au

monogramme $\text{W} \text{‡}$, graveur néerlandais employé par la cour de Bourgogne, chose ressortant de l'ensemble de ses productions.

Les pièces exposées au Cabinet des Estampes — et il en est de fort curieuses — sont pourvues d'étiquettes ; le visiteur peut ainsi se rendre

compte de leur portée. Beaucoup sont non seulement rares, mais agréables à regarder, en un mot, constituent un ensemble d'intérêt sérieux.

Le Musée de peinture, dans sa distribution actuelle, ne garde de l'ancien palais que l'emplacement. La cour, à peine, offre, dans quelques parties, l'aspect de certaines dépendances de l'Hôtel de Nassau, réputé pour sa splendeur. Albert Dürer le visita durant son séjour à



Henri Leys : Les Trentaines de Berthal de Hase.

Bruxelles, en 1520, et l'illustre artiste en exprime sa vive admiration. Plus de cinq cents toiles et aquarelles, à peu d'exceptions près de l'école belge, font du Musée moderne une galerie nationale au vrai sens du mot. Il y manque peu de noms ayant marqué dans le pays au cours du XIX^e siècle. Sa visite, des plus instructives, permet de suivre sans effort et sans fatigue l'évolution de l'art dans les provinces belges sous les influences qui présidèrent à son développement.

Navez (1787-1869), l'élève de David, à proprement parler le chef de l'École de Bruxelles ; Wappers (1803-1874), en 1830 le porte drapeau du mouvement romantique, (voir sa grande page des journées de la Révolution) ; Nic. Dekeyser (1813-1887) ; Ern. Slingeneyer (1820-1894) venus à sa suite, mais assagis, déjà ; L. Gallait (1810-1887) avec sa toile impres-

sionnante de l'*Abdication de Charles-Quint* (1841), la *Peste de Tournai*, couronnement de sa carrière ; et les portraits en pied du roi Léopold II et de la reine Marie-Henriette ; de Biefve (1808-1882) avec son *Compromis des Nobles* ; Eug. Verboeckhoven (1799-1881), l'animalier le plus réputé de son temps ; Henry Leys (1815-1869) et ses *Trentaines de Berthal de Hase*, un des morceaux à sensation de l'Exposition universelle de 1855 ; les peintres de genre Madou (1796-1877) et Ferd. de Braekeleer (1792-1883), noms que l'histoire enregistre comme ceux des fondateurs de l'École belge moderne et des pionniers de son renom en Europe.



Ch. de Groux. Le « Benedicite ».

Alors, en de rapides étapes, on voit l'école reconquérir la splendeur de ses grands jours, et dévoilant des horizons encore inaperçus, soudainement montrer à l'Europe une traduction de la nature empreinte de vérité et de maîtrise. Courbet, dont les *Casseurs de Pierres* figurèrent au Salon de Bruxelles, en 1851, ne fut pas étranger à ce mouvement. Voici Charles de Groux (1825-1870), dans ses sujets populaires et historiques ; Alfred Stevens (1823-1906), élevant jusqu'au grand art la traduction des élégances parisiennes ; Joseph Stevens (1819-1892), le puissant animalier ; Henri de Braekeleer (1820-1888), faisant jaillir la poésie de l'intimité des ambiances : les portraitistes Liévin De Winne (1821-1880) et Alf. Cluysenaar (1837-1902) ; Emile Wauters dont la *Folie de Hugues van der Goes* (1872) et *Sobieski devant Vienne* (1883) ; plus aussi quelques portraits ; Ch. Hermans dont *L'Aube* (1875) ; Léon Frédéric : les *Agés du paysan*, A. Struys (1893) : la *Visite au malade*, appartient

aux pages les plus frappantes du Musée. Alfred Verwée (1838-1895) surnommé le « Troyon belge » ; les paysagistes Fourmois (1814-1871), Hippolyte Boulenger (1837-1874) ; J. Coosemans (1828-1904) ; F. Courtens, né en 1854 ; Gilsoul, né en 1867 ; P.-J. Clays (1819-1899) ; le mariniste J.-B. van Moer (1819-1884), peintre de vues de ville et nombre d'autres encore, ont élevé très haut le renom de l'école belge dans les sujets où n'intervient pas la figure.

Parmi les écoles étrangères, il y a lieu de mentionner un beau Fantin Latour : *La Leçon de Dessin* (1879) ; les portraits du *Chanoine Döllinger* et de *Mgr Strossmayer*, de Lenbach ; une *Bergerie*, de Segantini ; une édition du *Derby Day*, de Frith, etc.

Il y a, tout au fond du premier étage du Musée, deux cabinets, les salles X et XI, d'où la vue embrasse un admirable panorama de la ville et de ses environs vers le sud-ouest. C'est l'endroit même où Albert Dürer, visitant le palais de Nassau, déclara n'avoir rien vu de comparable à la splendeur du coup d'œil.

Le dépôt des Archives générales du royaume occupe, avons-nous dit, tout le rez-de-chaussée du bâtiment du Musée. Dans la cour, subsistent quelques parties, d'ailleurs altérées, de la primitive construction. Un escalier communique d'ici avec la Montagne de la Cour, où est restée debout l'ancienne chapelle de l'hôtel de Nassau. Ses fenêtres en gothique flamboyant, sa porte surmontée d'une figurine de saint Georges, la signalent au passant. Peu élevée, cette chapelle, transformée en dépôt de livres, a une jolie voûte à nervures croisées, retombant sur de minces colonnes cylindriques. Une tribune à rampe ajourée, de style ogival, en occupe tout le fond. Albert Dürer mentionne la présence, dans cette chapelle, d'une peinture de « maître Hugo » sans doute Hugues van der Goes.



L. de Winne. Portrait de Léopold I^{er}.

Les Villes d'Art Célèbres

HENRI HYMANS

Bruxelles

H. LAURENS, ÉDITEUR



Les Villes d'Art célèbres

BRUXELLES

PAR

HENRI HYMANS

CONSERVATEUR HONORAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

Ouvrage orné de 139 gravures

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1910

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays